

Nicole Mosconi

*De la croyance à la Différence  
des sexes*

Paris, L'Harmattan/Éditions Pepper, 2016, 286 pages

<sup>1</sup> La pensée de Ludwig Wittgenstein, en particulier, traverse l'ensemble de l'ouvrage.

<sup>2</sup> Les sciences expérimentales sont moins présentes, bien que les ouvrages de Catherine Vidal soient mobilisés.

<sup>3</sup> On pourrait faire des liens ici avec la philosophie pragmatiste.

<sup>4</sup> Perspective qui a longtemps été – et qui est encore souvent – celle depuis laquelle est appréhendé le racisme. Voir Magali Bessone [2013] et Hourya Bentouhami-Molino [2015].

<sup>5</sup> La graphie renvoie également à l'idée de domination, de différenciation hiérarchisée (p. 15).

<sup>6</sup> Ces analyses rappellent le « Schéma synoptique des oppositions pertinentes » [Bourdieu, 1998].

<sup>7</sup> Concepts empruntés respectivement à Ludwig Wittgenstein et à Marcel Mauss.

Depuis une analyse de la notion de croyance solidement ancrée dans la culture philosophique<sup>1</sup> et mobilisant les savoirs spécialisés des sciences humaines et sociales<sup>2</sup>, Nicole Mosconi entend montrer dans cet ouvrage ce qui se joue dans l'adhésion à l'affirmation selon laquelle les sexes sont essentiellement différents. La notion de croyance est ainsi déployée dans un ensemble de catégories et de concepts (« institution imaginaire », « mythe », « illusion », etc.) qui apparaissent opératoires pour prendre la mesure des différents phénomènes psychologiques et sociaux d'attachement au genre. L'« angle du croire » est une perspective heuristique qui met notamment en évidence la dimension affective de cette adhésion, qui n'est pas dans les esprits comme une peinture muette sur un tableau, mais qui engage un « investissement du sujet » (p. 19). Cette croyance est donc une croyance en acte(s), et l'appréhender comme telle permet de se situer également sur le plan de l'analyse des pratiques<sup>3</sup>.

Il importe de souligner d'emblée que cette entrée dans le sexisme par l'angle du croire ne conduit pas Nicole Mosconi à le réduire à une problématique individuelle, celle de préjugés « personnels » qui seraient seulement condamnables d'un point de vue moral<sup>4</sup>. Si l'auteur aborde bien les ressorts psychologiques qui, tant du côté des dominants que des dominées, peuvent conduire à refuser l'idée que la différenciation renvoie à une inégalité (p. 10), elle appréhende la croyance d'abord dans sa dimension collective. Il ne s'agit donc pas, dans une veine beauvoirienne, de s'en tenir à l'idée d'une « fuite inauthentique » des individus [Beauvoir, 1949, p. 15], avec une minimisation des structures qui peut conduire, comme l'avait noté Michèle Le Dœuff, à moraliser ce qui n'a pas été analysé [Le Dœuff, 2008].

L'implication individuelle dans la croyance a ainsi pour fond des coutumes et des institutions : le chapitre II, en mobilisant surtout des travaux d'anthropologues (Marcel Mauss, Maurice Godelier, Paola Tabet, etc.) propose d'appréhender plus particulièrement au prisme du religieux la « Différence des sexes » – dont on comprend alors que la majuscule dénote aussi<sup>5</sup> la sacralisation. Le chapitre permet d'asseoir l'idée que la croyance à la Différence des sexes fait système ; comme le mythe, elle vise à tout ordonner<sup>6</sup>. Ce caractère totalisant de la croyance sexiste est réaffirmé tout au long de l'ouvrage et Nicole Mosconi, en avançant qu'il y a un « holisme des croyances » (p. 24), que le genre est une « forme de vie » (p. 127) ou un « fait social total<sup>7</sup> » (p. 80), montre qu'il s'agit moins de « croire que » que de « croire à », voire de « croire en » (p. 18-19).

La revendication de ce caractère englobant et omniprésent permet de ne pas succomber à l'interprétation selon laquelle la croyance en la différence des sexes, comme « nouvel opium du peuple<sup>8</sup> » (p. 15), serait uniquement « populaire », ou qu'elle resterait cantonnée à certaines sphères. Ainsi, le chapitre III, qui aborde la différence des sexes comme idéologie scientifique, permet de montrer d'une part que la croyance dans l'ordre social sexué traverse aussi les espaces du savoir et, d'autre part, que les modes de cette croyance méritent d'être historicisés. En effet, les sources de légitimation du sexisme moderne relèvent davantage de l'idéologie scientifique que de discours mythiques ou sur la loi divine. Nicole Mosconi s'attarde sur l'exemple du médecin Pierre Jean Georges Cabanis (1757-1808) pour illustrer avec précision le tournant que représentent la fin du XVIII<sup>e</sup> et le début du XIX<sup>e</sup> siècle à cet égard<sup>9</sup>.

Le système du croire, aussi stable semble-t-il, n'est donc pas hors du temps et engage des processus qui le renouvellent et au travers desquels il peut « muter ». Ce maintien dynamique, pour être compris, exige de saisir les origines de cette croyance en la Différence des sexes. Il est possible de lire les chapitres IV et VII – respectivement « Comment apprend-on à croire à la Différence des sexes ? Normes sociales et socialisation » et « Du politique comme origine de la croyance à la Différence des sexes » – comme des synthèses sur les origines chronologique et ontologique de cette croyance. Nicole Mosconi reprend dans le chapitre IV les travaux, en majorité sociologiques, sur l'éducation et la socialisation familiale et scolaire. Sont ainsi décrits les multiples mécanismes sociaux qui participent au processus d'incorporation *quasi* insensible des manières sexuées de vivre par les individus. Le chapitre VII propose une généalogie politique de l'ordre sexué hiérarchique ; ce prisme conduit l'autrice à souligner certaines continuités entre l'Ancien Régime et l'époque révolutionnaire... qui reste « traditionnelle » à bien des égards quand il s'agit de traiter des rapports entre les hommes et les femmes (p. 194). Parce que le genre est une histoire faite nature, et donc oubliée en tant qu'histoire, ce travail de mise en perspective temporelle est essentiel ; il dévoile la construction et donc la possibilité d'une transformation et d'une contestation.

S'il est omniprésent, totalisant et relativement stable, le système de croyances sexiste n'est donc pas pour autant implacable et inébranlable. D'abord parce que les institutions sur lesquelles il repose évoluent et que cette évolution le déstabilise. C'est principalement ce que montre le chapitre VI, qui examine le rôle de la famille, de la parenté et de la sexualité dans l'ordre sexué. Mais son altération vient également des critiques et des luttes dont il est l'objet. Après avoir montré la force et l'emprise de la croyance à la Différence des sexes – au point qu'on pourrait demander avec pessimisme non seulement « pourquoi douter ? » (p. 29) mais même « comment douter ? » –, Nicole Mosconi rappelle en effet qu'il est possible, puisque certain·e·s l'ont fait, d'entrer en « dissidence » et de développer une « hérésie » (p. 130). Les chapitres V et VII exposent ainsi les voies d'une critique – voire d'une démythification – féministe<sup>10</sup>. En

<sup>8</sup> L'expression est empruntée à Erving Goffman reprenant Karl Marx.

<sup>9</sup> Voir aussi Michèle Le Dœuff [1980] et Thomas Laqueur [1992].

<sup>10</sup> Nicole Mosconi passe un peu rapidement sur le féminisme post-moderne, dont elle écrit qu'il avance que « le sexe biologique et [...] les organismes [...] n'ont pas de réalité » (p. 135).

particulier, ils insistent sur le geste de politisation que le féminisme représente : celui-ci révèle et introduit des rapports de pouvoir et du conflit là où il y avait « concorde » naturalisée et valorisée. Aux yeux des féministes, « l'ordre sexué cesse [...] d'apparaître comme un ordre harmonieux de complémentarité des sexes, il se manifeste d'une manière nouvelle comme source de tensions et de conflits entre groupes de sexe, montrant leurs intérêts divergents, voire antagoniques » (p. 133). C'est alors tout l'espace social qui peut être relu depuis ce prisme, comme le montre l'analyse que livre l'autrice du slogan « Le personnel est politique » et de la déconstruction de la division privé-public opérée par les féministes de la deuxième vague (p. 225-230). Nicole Mosconi souligne enfin que se déprendre du genre invite à (se) dégager d'autres rapports de pouvoir et de leurs croyances, qui reposent également sur des catégorisations binaires hiérarchisées : racisme, classisme, homophobie, etc. (p. 233).

L'ouvrage de Nicole Mosconi met l'accent sur une dimension du sexisme qui tend à être oubliée – voire occultée – et sans laquelle, pourtant, on ne peut comprendre les résistances aux études de genre et aux luttes féministes. Le travail livré par la chercheuse pourrait être qualifié de phénoménologie de la différencedessexes<sup>11</sup>, mais il s'agit bien d'une phénoménologie critique, informée par les sciences sociales – et non subjectiviste ou solipsiste. Ce que cette phénoménologie révèle, c'est qu'il n'est pas possible de s'en tenir à une approche « négative » du sexisme, par la « simple » ignorance ou méconnaissance, mais qu'il est nécessaire d'en passer par l'analyse de l'adhésion positive à la croyance en la différencedessexes si l'on veut comprendre les phénomènes d'inertie et de rejets face à la critique féministe. Tout travail de pédagogie au sens large, qu'il soit militant ou professionnel [Salle, 2014] doit se confronter à cette *force* de la croyance, car celle-ci se manifeste à travers diverses formes de dénégations, qui peuvent aller jusqu'au *backlash* antiféministe [Bard, 1999]. S'il n'y a pas de force intrinsèque de l'idée vraie, pour reprendre Pierre Bourdieu paraphrasant Baruch Spinoza [Bourdieu 2002, p. 325] – ou, du moins, si cette force est toute relative –, alors prendre la mesure de la différencedessexes comme croyance nous engage à nous interroger davantage sur les façons de donner de la force à la critique féministe. Cela semble d'autant plus crucial que le travail critique produit par les intellectuel·le·s, en tant qu'il engage une distanciation, peut être aussi l'occasion d'une démobilisation, au sens littéral du terme. C'est la mise en garde que formulait déjà Christine Delphy en 1981, et qui semble d'autant plus d'actualité compte tenu de l'institutionnalisation grandissante des études de genre. L'intellectualisation est « dépassionalisation » ; or, la colère est l'assise de la révolte et « rester en colère, c'est garder à l'esprit en permanence la cause de cette colère, c'est nous souvenir sans cesse de ce que nous voulons » [Delphy 1981, p. 73]. À la force de l'illusion, il est indispensable d'opposer la force des luttes et des utopies.

<sup>11</sup> Le syntagme, emprunté à Sabine Prokhoris, vient traduire le fait qu'il s'agit d'une « idée fixe » (p. 250).

Vanina Mozziconacci

LabEx COMOD/laboratoire Triangle

### Références bibliographiques

- BARD Christine, 1999, *Un siècle d'antiféminisme*, Paris, Fayard.
- BEAUVOIR Simone de, 1949, *Le Deuxième sexe I.*, Paris, Gallimard.
- BENTOUHAMI-MOLINO Hourya, 2015, *Race, cultures, identités. Une approche féministe et postcoloniale*, Paris, Presses universitaires de France.
- BESSONE Magali, 2013, *Sans distinction de race ? Une analyse critique du concept de race et de ses effets pratiques*, Paris, Vrin.
- BOURDIEU Pierre, 1998, *La domination masculine*, Paris, Le Seuil.
- BOURDIEU Pierre, 2002, *Interventions. Science sociale et action politique*, Marseille, Agone.
- DELPHY Christine, 1981, « Le patriarcat, le féminisme et leurs intellectuelles », *Nouvelles Questions Féministes*, n° 2, p. 58-74.
- LAQUEUR Thomas, 1992, *La fabrique du sexe : essai sur le corps et le genre en Occident*, Paris, Gallimard.
- LE DŒUFF Michèle, 1980, *L'imaginaire philosophique*, Paris, Payot.
- LE DŒUFF Michèle, 2008, *L'Étude et le Rouet : des femmes, de la philosophie, etc.*, Paris, Le Seuil.
- SALLE Muriel, 2014, « Formation des enseignants : les résistances au genre », *Travail, genre et sociétés*, n° 31, p. 69-84.